FRC1.6160A

Case
FRC
15764

# MÉMOIRE DE CARNOT.

---

A HAMBOURG.

---

1799.

THE NEWBERRY
LIBRARY

# AVERTISSEMENT.

*Mon mémoire avoit à peine paru, que j'ai retrouvé des notes précieuses et instructives qui acheveront de dévoiler le caractère et l'infâme conduite des trois brigands que j'ai commencé à démasquer, ainsi que de quelques-uns de leurs* associés *ou* complices, *ce qui est exactement la même chose. L'asile sûr que l'on a bien voulu me procurer, la vie sédentaire que j'y mène, la paix que j'y ai trouvée, ont donné à ma mémoire le tems de se retracer beaucoup de particularités qui m'étoient échappées d'abord, relativement à des époques antérieures à mon exil, et à ma correspondance la facilité de me parvenir et de m'instruire*

*de faits postérieurs au 18 fructidor, et qui se lient avec les précédens.*

*Je me suis donc déterminé à faire imprimer à part ces renseignemens nouveaux, qui acheveront d'éclairer les républicains honnêtes sur la moralité de ceux qu'ils se sont laissé donner pour gouvernans.*

# SECOND MÉMOIRE DE CARNOT.

## *Notes additionnelles.*

En discutant (pages 65 et 74 de mon mémoire) la question générale de savoir s'il étoit à propos de nommer des ambassadeurs de la république, j'ai oublié d'ajouter le motif particulier qui m'animoit alors; c'étoit de faire rappeler de leur poste, ceux qui n'étoient propres qu'à déshonorer la nation française par l'immoralité de leur caractère et la perversité de leur conduite. N'étoit-il pas honteux, par exemple, qu'on laissât chargé de l'ambassade auprès de la Porte-Ottomane, l'une des plus difficiles dans les circonstances actuelles, un homme taré, tel que Verninac-de-St.-Maur? Cet intrigant venu des bords de la Garonne, poussé par l'archevêque de Bordeaux à une place de conseiller au Châtelet, cultivant dans les commencemens de la révolution, tous les partis, dînant avec les aris-

tocrates fougueux, soupant avec les constitutionnels enragés, s'abandonnant enfin à la faction dominante, envoyé pour je ne sais plus quelle mission, à Avignon, chassé au mois d'août 1789, de la maison de Beaumarchais, pour escroquerie avérée au jeu envers un bordelais nommé *Labate*, qui, quelques jours après, l'insulta en pleine comédie française, et le chassa du spectacle, devenu enfin gendre de l'ex-ministre Charles Lacroix; de bonne foi, étoit-ce là un choix honorable pour la première nation de l'univers? Si quelque émigré eût reconnu le personnage à Constantinople, quelle idée le divan auroit-il pu se former d'un gouvernement qui plaçoit ainsi sa confiance? Avois-je tort de vouloir nétoyer les étables d'Augias? mais Hercule lui-même eut à peine suffi à cette pénible entreprise.

Au détail des horreurs commises en Suisse (page 75 du mémoire), il n'est pas inutile d'ajouter que, pour dernier outrage, on envoie, en qualité de commissaire français, dans ce malheureux pays, le misérable Rapinat, dont le nom seul étoit une injure, et qui n'en a que trop bien accompli l'horoscope. C'est lui que Sieyes appeloit si plaisamment et si justement l'adjectif de Rewbell. Beau-frère de celui-ci, et son digne ministre pour les acquisitions immenses que ce vorace directeur a faites en Alsace, conjointement avec Schawembourg, il avoit déjà fait l'essai de ses ta-

lens financiers et envahisseurs, avec des succès dignes de toute la reconnoissance de son maître. Ce fut, sans doute, pour l'en récompenser, qu'on l'envoya travailler, pour lui-même, en Helvétie, et voilà les dignes apôtres de la liberté que le directoire déchaîne parmi les peuples qu'il appelle dérisoirement ses amis et ses alliés!

En parlant de Hoche (page 104 du mémoire), j'ignorois à quel point il étoit engagé dans le parti triumviral. Voici ce qui m'a été révélé depuis : Le trio infernal, embarrassé de trouver des fonds pour entreprendre son 18 fructidor, et voulant se soustraire à la gênante surveillance de Barthélemy et de moi, qui les aurions certainement bien empêchés de puiser dans le trésor public, s'adressa à Hoche, qui, par le moyen de sa femme, demeurant alors à Metz, leur procura 50,000 francs. Cette somme n'a même été remboursée que plus de neuf mois après. Eh bien! honnête Bailleul, vos maîtres vous ont-ils révélé cette précieuse anecdote? Vous ont-ils dit que la pièce probante en *fût déposée chez les ministres?* non, sans doute, pas plus que celles qui me concernent. Mais, moi, je vous dirai un jour où elle est, la preuve écrite du prêt de 50,000 francs. Le tems n'en est pas encore venu. Et vous, bons parisiens, habiles politiques de tous les coins de la France, étonnez-vous à présent de la brouille survenue entre Hoche et le digne trio!

Hoche les appeloit *perfides*, *ingrats*; Hoche avoit leur secret; Hoche a péri . . . . . devinez.

Lorsque j'ai signalé (page 134 de mon mémoire, et dans d'autres passages) Barras comme protecteur de tous les nobles diffamés, de tous les chevaliers d'industrie, et en général de la plus mauvaise compagnie de France, ce n'est pas sans les preuves les plus claires que j'en ai parlé ainsi. On sait que Barras, par son faste garnisonier, ses jactances d'histrion, prétendoit influer plus que personne sur les graces militaires que le directoire étoit dans le cas d'accorder. Souvent il arrachoit par importunité ce qu'on eût dû refuser après un examen plus réfléchi. C'étoit ainsi qu'il nous avoit forcé la main pour la place de commandant de Paris, en faveur d'un nommé Verdières, l'un de ses favoris. Ce Verdières, garde d'Artois dans l'ancien régime, d'un extérieur assez agréable, adroit à tous les exercices du corps, professeur même dans certain tour de passe-passe, étoit au fond l'un des sujets les plus suspects que l'on pût mettre dans un poste quelconque. Ne sachant trop que faire au commencement de la révolution, il avoit essayé ses talens chez Beaumarchais, d'où il fut chassé en même tems que Verninac, avec lequel il étoit alors en société d'escroqueries. Comme tout s'oublie ou se cache à Paris, cette mésaventure ne l'empêcha pas de se glisser à la

la cour, où il fut dans une espèce de faveur, parce qu'il amusoit le jeune dauphin par ses escamotages. On assure même qu'il étoit au château le 10 août. Quoi qu'il en soit, on le voit, quatre ou cinq ans après, reparoître à la cour de Barras; il faut convenir que ce n'étoit pas là un de ses tours d'adresse les moins étonnans.

Talleyrand-Périgord est aussi l'une des créatures de Barras, qui le protégea hautement, d'après les recommandations les plus chaudes de madame de Staël. Il faut rendre justice sur ce point à Rewbell, il n'en vouloit point, parce qu'il voyoit dans cet ex-évêque un rival redoutable pour l'esprit et pour les talens; mais il ne faut pas croire non plus que les deux autres l'estiment sous ce double rapport. Réveillère voit en lui, avec une douce satisfaction, le noble dégradé, le prêtre renégat, bien parjure, bien compromis, et tellement lié au parti qu'il a embrassé, que rien ne peut l'en détacher. Barras, de son côté, envisage avec complaisance, dans sa créature, le libertin scandaleux, vivant publiquement avec une aventurière divorcée, qui, au surplus, se moque de lui en secret, et lui donne le sobriquet de *pied-court*, dans des lettres bien bêtes et bien tendres, adressées à un amoureux qu'elle a laissé à Londres, trois ou quatre mois avant le 18 fructidor.

En un mot, c'est de la société de Barras

que sont sortis tous les choix honteux que le directoire peut avoir à se reprocher. Ne venoit-il pas aussi de cette source impure, l'exécrable Sotin, ministre de la police? n'est-ce pas ce digne agent de tous les crimes qui a organisé en système financier, en ferme productive, la partie des jeux de hasard dans la capitale? c'est avec ce produit infâme que l'on soudoie des catins, des histrions, et même des gens de l'ancien régime, à qui Barras veut du bien, et qu'il ne peut pas décemment faire revêtir de places administratives, tels que des B—une, un G—is, un ex-vicaire de C—ne (qu'il ne faut pas confondre avec son frère), un M—ille, un L—y, tous connus depuis long-tems comme le maître de *Gilblas*, pour ne perdre au jeu que ce qu'ils vouloient, et quand ils vouloient, et tant d'autres composant cette canaille nobiliaire dont les mœurs corrompues ont heureusement nécessité et favorisé la révolution, mais dont la lâcheté est indigne et incapable de la soutenir.

N'est-ce pas toujours ce protégé de Barras, ce Sotin, qui, accusé de pillage et de concussion à Cholet, ce dont il ne s'est jamais justifié, a multiplié les espions de police à un point effrayant, même pour le génie infernal qui a constitué le premier cette partie honteuse du gouvernement? N'est-ce pas lui qui a nommé général en chef de cette troupe *d'argus*, un homme plus horrible que lui-même (s'il est possible) le génevois Veyrat,

banqueroutier frauduleux, accusé d'assassinat, fouetté et marqué comme receleur de vols avec effraction, avant le 18 fructidor, double espion du comité des inspecteurs des conseils, qui le payoit bien, et du gouvernement qui le payoit encore mieux, auteur d'un plat mémoire parvenu jusqu'au fond de l'Allemagne, dans lequel il se vante d'avoir séduit et escroqué un imbécille nommé *François*, qui se donne pour un agent de Louis XVIII, et n'est qu'un casse-cou subalterne du ministère anglais? Je sais bien qu'il est difficile (il y a long-tems qu'on l'a dit) de trouver des gens honnêtes pour un pareil métier; mais, il y a des bornes à tout. Quelle foi peut-on ajouter à des gens qui ont trafiqué de leur honneur, et à qui une condamnation publique a ôté tout moyen, toute espèce de retour à la vertu? Il n'y a que des brigands et des assassins qui puissent choisir pour instrumens de leurs rapines ou de leur fureur, des criminels flétris par la justice ou échappés au glaive de sa vengeance.

A vous encore, illustre Rewbell, ce sera, j'espère, pour la dernière fois. J'ai indiqué légèrement, (page 133 de mon mémoire), vos petites fredaines à Mayence, dont vous partagez la gloire avec l'ami Merlin (de Thionville). Savez-vous bien qu'il y a, comme disoit Barère, de l'écho dans l'Europe? Savez-vous qu'il se trouve en Allemagne un maudit officier prussien qui s'en

va disant, à qui veut l'entendre, qu'il vous a compté à tous deux 12,000 frédériks d'or pour le prix de la livraison de la place? Ce que je sais très-bien, moi, c'est que le comité de salut public n'a pu obtenir dans le tems, la communication d'un certain mémoire sur cette affaire, quoiqu'il ait été demandé à trois reprises différentes. Il existe un fournisseur, votre complice, ou peu s'en faut, qui pourroit faire à ce sujet des révélations utiles. D'autres encore donneroient au besoin des renseignemens positifs. Patience. Cette œuvre d'iniquité sera connue un jour; et certes, les pièces n'en seront pas *déposées chez vos ministres*.

---

NOTICES

# NOTICES

## SUR MES SUCCESSEURS.

Il me semble juste de ne pas les oublier. Je les ai connus assez particulièrement pour avoir le droit d'en parler. Si ce que j'ai à en dire ressembloit à l'inimitié qui se venge, ou à l'amour-propre qui se console, j'en appellerois à la vérité elle-même. La paix est dans mon cœur, la haine en est loin; mon seul but est d'éclairer mes concitoyens et de faire encore quelque bien à mon pays.

### *Sur* MERLIN.

Il est assez connu par la loi des *suspects*, à laquelle cependant, il a eu moins de part que Danton, qui en fut le véritable auteur. Si elle devint entre les mains des tyrans, l'instrument de tant d'iniquités, il est vrai de dire cependant qu'elle n'avoit été imaginée d'abord que pour comprimer les factions, et qu'elle pouvoit être très-utile dans cette transition difficile de la monarchie à la république. Il est probable que Merlin aura été séduit, comme beaucoup d'autres, par

la perspective de ces avantages. Ce que l'on peut dire de lui, du moins, c'est qu'il a toujours marché dans la même ligne révolutionnaire, qu'il n'a jamais dévié de ses principes, que jamais il n'a accepté de commission sanguinaire ou spoliatrice dans les départemens. Toujours livré aux fatigues d'un travail assidu, il n'a point manifesté d'ambition excessive. Il n'a peut-être pas le courage et la fermeté qui conviennent à un véritable homme d'état; mais il a quelques qualités désirables dans un administrateur. Plus adroit que fort, il réussit dans tout ce qu'il entreprend, par la patience, l'attention et cette opiniâtreté d'esprit qui n'est pas le caractère, mais qui souvent en tient lieu. A tout prendre, on pouvoit faire un plus mauvais choix, et c'est ce qui est arrivé.

*Sur* François ( de Neufchâteau. )

Si un homme comblé des graces de l'ancien régime, et surtout de celles qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont moins méritées, venoit tout-à-coup à quitter avec éclat ses bienfaiteurs, et à se jeter dans les rangs de ceux qui ont eu des motifs légitimes pour les détruire, pourroit-on croire facilement à la moralité de ce transfuge, et douter raisonnablement de son penchant à l'ingratitude? Si ce même

homme, presqu'encore tout couvert des livrées de la monarchie, montoit sur des tréteaux en place publique, et se mettoit à crier à tue-tête : *Je suis républicain*, qui pourroit ajouter foi à une conversion si subite, ou ne pas se moquer d'une pareille jonglerie ? Je viens de tracer en peu de mots, l'histoire du petit François. Il y a des hommes à qui il étoit défendu de se proclamer amis de la liberté et de l'égalité, puisqu'ils devoient leur existence au despotisme. Si leurs principes politiques étoient en contradiction trop forte avec les affections de leur cœur, ils devoient du moins se condamner à une obscurité prudente et même nécessaire. François étoit dans cette cathégorie. Tout le monde sait qu'il se fit jour dans le monde, à la faveur d'une chanson composée pour le régiment de la Reine, Dragons, en garnison à Nancy, lors de la naissance du dauphin ; que cette chanson valut à son auteur la place de procureur-général au conseil supérieur du Cap à Saint-Domingue, avec, 20,000 fr. d'appointemens ; mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, et qui cependant est très-exact, ce qui donne la mesure juste de la moralité de François, sous un double rapport, c'est que, sous prétexte de mauvaise santé, et au fond, par l'effet d'une sordide économie, dont toute la colonie se moquoit, il ne cessoit d'habiter la maison de la Charité, dont étoit supérieur un certain père Séra-

phin, qu'il n'avoit pas dédaigné de célébrer dans une épître en vers qu'il lui avoit adressée. Il est piquant de se rappeler aujourd'hui que François, qui fait profession publique d'athéisme, et qui a célébré la liberté dans le tems de ses plus condamnables excès, a autrefois prostitué sa muse à l'éloge d'un moine qu'il doit maintenant couvrir de mépris. Je me mets quelquefois à la place de ces caméléons politiques, et je me demande comment il est possible de soutenir, sans mourir de honte, l'idée seule de gens dont on a si hautement abandonné la cause, et si lâchement trahi les intérêts. Il vaudroit mille fois mieux se retrouver en face de ceux qu'on auroit franchement offensés. On peut souvent effacer une injure; on ne répare jamais une bassesse.

François a resté trop peu de tems au directoire ponr établir d'une manière quelconque sa réputation comme gouvernant; tout ce qu'on peut présumer, c'est qu'avec une foiblesse extrême de caractère et une grande nullité de moyens, il aura été l'esclave très-soumis des volontés tyranniques de ses quatre collègues. Mais c'est aux conférences de Seltz qu'il faut le juger! là, il est seul, il va marcher sans lisières, et déployer tous ses talens. Voyons.... quelle ineptie! que de sottises! Mais aussi, quelle lutte inégale entre le faiseur de vers et l'homme d'état! comme celui-ci se joue habilement de l'amour-propre du poëte et de l'ignorance du négociateur!

négociateur ! quelle plaisanterie de bon genre imaginée par M. de Cobentzel de faire jouer *Paméla* à Seltz pour capter la bienveillance de l'auteur, et le distraire d'un rôle plus important ! enfin le directoire a senti qu'il étoit tems de faire finir cette mauvaise comédie. L'un des acteurs est revenu en France au bruit des sifflets de toute l'Europe. Le voilà enterré de nouveau au ministère de l'intérieur ; ne troublons plus sa cendre.

## *Sur* TREILHARD.

Ce n'est pas là un sujet qu'on puisse traiter en deux mots. On peint, d'un seul trait un caractère simple et franc ; on a plus de peine à démêler un homme composé et factice à travers toutes les formes d'emprunt dont il s'enveloppe ; il faut souvent une longue analyse pour conduire à un très-mince résultat. Mais ne perdons point de tems à disserter : racontons.

Tout le monde connoît l'origine de Treilhard. On sait que c'est à la ci-devant province du Limousin, que la capitale de la France doit l'acquisition de cet avocat. Un conseiller de grand'chambre, son compatriote, l'abbé d'Espagnac, fut son protecteur au parlement. D'autres encore se mêlèrent de sa fortune, tels que l'abbé Lenoir et l'abbé de Fourmestreaux. Treilhard lo-

geoit chez l'un, mangeoit chez l'autre, étoit prôné partout, et s'avançoit ainsi dans le monde. Avec de tels appuis, il étoit difficile de ne pas alors avoir de succès. D'ailleurs, un certain flux de parlage qu'on prenoit pour du talent, malgré le désagrément d'un organe rauque et faux, une vigilance assidue dans l'anti-chambre des gens en place, un certain patelinage de courtisan qui contrastoit ridiculement avec sa figure ignoble et dure, un certain bonheur qui s'attache aux gens qui en sont les moins dignes, lui valurent l'avantage de défendre et de gagner la cause célèbre de deux gentilshommes qui déployèrent dans cette occasion toutes les prétentions de l'orgueil nobiliaire, et firent triompher par l'organe de leur avocat les principes odieux de la plus tyrannique féodalité. Treilhard devint alors l'orateur à la mode. Pour consolider son bien-être ses protecteurs parlementaires lui firent épouser la fille d'un nommé *Boudot*, homme honnête, quoique procureur et riche, et obtenir en même tems une place dans le conseil de *Monsieur*, aujourd'hui prétendant sous le nom de *Louis XVIII*.

Il faut convenir qu'une telle existence n'étoit guère propre à former ni le cœur ni l'esprit d'un républicain. Il falloit pour changer d'opinion, rompre tant d'obligations, désavouer tant de principes que l'homme le moins délicat eût été effrayé d'une telle métamorphose. Mais Treilhard étoit au-

dessus de ces petitesses vulgaires. Il se dit à lui-même, comme *Narcisse* dans *Britannicus* :

Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

Et il agit en conséquence.

Nommé député à l'assemblée constituante, tant que la lutte parut incertaine entre le parti monarchique et celui de la liberté, c'est-à-dire, pendant six mois environ, on le vit assez constamment siéger avec le côté droit, blâmant même avec quelque aigreur les innovations que les patriotes prononcés favorisoient de tout leur pouvoir. Depuis, il se lassa d'un rôle de dupe, et de son attachement inutile à un parti qui alloit avoir le dessous; il abandonna brusquement ses amis, et se jeta dans la faction contraire, dont il devint un des sectateurs les plus exagérés. *En révolution*, disoit-il, *il faut toujours être du parti des brigands*. Telles sont les propres paroles qu'on a entendu sortir de sa bouche; telle est la juste mesure de son patriotisme, et il la justifiera toujours.

La convention nationale le vit une seconde fois au nombre des législateurs de la France. Il ne faut pas demander si Treilhard se montra le partisan outré des mesures révolutionnaires. Il fut chargé d'une mission à

Bordeaux, et ce fut lui qui ouvrit dans cette malheureuse cité le champ de carnage où Tallien a immortalisé ses fureurs.

Deux traits caractéristiques vont révéler tout le secret de sa conduite dans ces momens orageux de la révolution.

Un homme, que je ne veux pas nommer ici par quelques considérations particulières dont il me saura gré, disoit à Treilhard, quelques jours avant la condamnation de Louis XVI : *Qu'allez-vous faire de cet homme ? prenez-y garde ; si vous ne le tuez pas, il vous tuera.* Ce propos ou atroce, ou au moins inconsidéré, fut un trait de lumière pour le juge ; il opina pour la mort. Ainsi, c'étoit à sa propre sûreté, et non pas au bien public, qu'il immoloit une victime. Quel patriote que Treilhard ! Passons à la seconde anecdote.

Dans le tems de la terreur, un de ses protecteurs les plus zélés, l'abbé de Fourmestreaux est jeté en prison avec mille autres ; mais sa position étoit plus critique que celle de personne. Un prêtre, un conseiller au parlement, couroit évidemment dans cette circonstance le danger le plus imminent. Un ami commun, témoin autrefois des procédés généreux, des soins vraiment paternels du magistrat pour l'avocat limousin, se dévoue, quoique avec répugnance, à tenter quelque chose en faveur du détenu. Il se flatte de pouvoir surprendre un reste de pitié dans le cœur du représen-

tant, en rappelant dans son esprit le moindre souvenir du passé. Il pénètre chez Treilhard, il se jette à ses pieds qu'il inonde de larmes, et lui demande la vie d'un honnête homme, d'un innocent, d'un bienfaiteur. Treilhard hésite, rougit un peu (sans doute pour la dernière fois de sa vie); enfin il s'écrie : *Si ces b... là revenoient en place, ils nous feroient tous pendre; non, qu'il périsse....* et il a péri. Un pareil fait dispense de toute réflexion.

Je ne suivrai point Treilhard dans sa carrière diplomatique. On sait le rôle qu'il a joué à Lille. L'Europe l'a jugé, l'Europe le jugera encore à Rastadt, où il a dirigé les premiers pas du congrès. On a pu voir en général combien il étoit déplacé dans un pareil poste. Etranger à toutes les formes conciliatrices, ignorant l'art de tourner une difficulté, il préfère une occasion de rompre brutalement, à la douceur de persuader, pour laquelle il ne se sent ni instinct ni talent. Son élément est la violence, pourvu toutefois qu'il joue à coup sûr.

Son arme favorite, c'est le sophisme; son moyen banal, c'est la dissimulation. Soit que la pratique de son ancien métier qui n'est, comme on l'a fort bien dit, que l'art d'embrouiller la chose la plus claire, lui ait donné l'habitude de l'obscurité, soit qu'il croie nécessaire à un homme d'état comme lui de se rendre profond et impénétrable, il est toujours difficile de deviner ce qu'il pense,

ou de comprendre ce qu'il dit. Il combat sans cesse l'opinion d'autrui, même lorsqu'elle devient la sienne, de manière qu'on ne le quitte jamais avec la certitude d'avoir gagné sa confiance, ou avec le plaisir de l'avoir persuadé.

Mais, autant il met d'entortillage dans ses discussions, autant il affecte de franchise et d'ouverture dans ses manières. Ce qu'on m'écrit de France à ce sujet, est vraiment curieux. Treilhard qui veut sans doute singer les grands de l'ancien régime, se tourmente en tous sens pour paroître affable, accessible et *bon prince*. Tous les soirs, on peut lui faire sa cour. Il a un mot obligeant à dire à chacun. Un homme paroît; il le salue gracieusement : *Bonjour, mon cher confrère du barreau de Paris*. Un second s'avance (ici un serrement de main). *Bonjour, mon cher collègue de l'assemblée constituante*. Il court à un troisième, les bras ouverts, l'embrasse à l'étouffer, et la formule se répète : *Bonjour, mon cher collègue de la convention nationale*. Ainsi, de politesses en politesses, s'écoule l'illustre soirée du moderne directeur. La foule se retire, et l'on va répétant dans les cercles de la bonne compagnie, et écrivant dans les journaux officiels, *Treilhard est un bon homme au fond; il reçoit son monde à merveille*.

Ce bon homme est sujet cependant à des accès de colère et d'impatience. On sait qu'il bat ses secrétaires, et qu'il estropie sse

gens. Il n'y a pas de *Midas* dont le secret ne passe de son barbier à des roseaux qui le répètent. Ce dernier trait achève la peinture de mon modèle. Souple et docile vis-à-vis de ses supérieurs, c'est contre des subalternes que se déploient sa morgue et sa brutalité naturelles. Il redevient lui-même, aussi-tôt qu'il n'a plus rien à craindre.

Telle est la décomposition exacte de ce détestable amalgame. L'hypocrisie en fait la base, et tous les vices analogues en sont les accessoires. Avec la conscience de sa foiblesse et une certaine imitation qui accuse même son impuissance, Treilhard veut toujours être ce qu'il n'est pas, et ne jamais laisser voir ce qu'il est. Il croit être fin, et n'est que faux; il a des prétentions aux manières affectueuses, et ne montre que de la gaucherie et de la familiarité; il se fait méchant pour paroître fort. Il est bien loin de l'astuce de Merlin, des airs de cour de Barras, et de la franche dureté de Rewbel. Reveillère est le seul à qui il n'ait rien à envier.

Quand on réfléchit à la bisarrerie des choix de la fortune, combien de fois n'est-on pas tenté de s'écrier avec le poëte de *Ferney* :

O sagesse des dieux, je te crois très-profonde,
Mais, à quels plats tyrans as-tu livré le monde?